



## Alexandre DELMER

(1835-1915)

**A**LXANDRE DELMER était un élève de notre Université ; il y avait brillamment conquis, en 1855, le diplôme de docteur en philosophie et lettres. DELMER avait vingt ans. Né à Ath, le 13 juillet 1835, le jeune docteur avait fait ses humanités à l'Athénée de Bruxelles, et, par deux fois, s'était vu couronner dans les concours généraux de l'enseignement moyen. Fortifiée au foyer familial par les leçons d'un père qui appartenait lui-même à l'enseignement, cette solide éducation classique marqua DELMER d'une empreinte indélébile ; il lui dut cette rectitude de jugement, ce profond bon sens, cet esprit de mesure qui ne l'abandonnèrent jamais.

Après deux années occupées par un préceptorat et des leçons particulières, DELMER entra dans un département ministériel. Il ne devait guère y demeurer plus de trois ans. Sa nature ardente et vive ne s'accoutumait point de tâches routinières. Son désir de l'action l'entraînait vers un champ plus vaste et plus fécond. DELMER brûlait d'ailleurs du désir de défendre ses convictions : la presse parut lui en offrir le moyen idéal. On a parfois dit que l'exercice du journalisme constitue un sacer-



doce. Pour DELMER, cette définition revêtit son plein sens. Il estimait qu'en prenant la plume, en se « rendant infidèle au culte de prédilection qu'il avait voué aux langues mortes et aux lettres anciennes », il obéissait à un ordre d'En-Haut. Faisant donc le sacrifice de ses goûts et de ses préférences, à l'accomplissement de cette mission sacrée, il se donna de toute son âme.

Après un court passage en qualité de rédacteur à « L'Universel », qui bientôt cessait de paraître, il devint, au début de 1862, rédacteur en chef du journal hebdomadaire que, sous le nom de « Courrier de Bruxelles », l'éditeur Goemaere venait de fonder. L'année suivante, DELMER fut, en outre, chargé de rédiger au « Journal de Bruxelles » réorganisé, le bulletin politique journalier. Des dissentiments de doctrine l'amènèrent, en août 1871, à abandonner cette tâche, et à assumer le poste de rédacteur en chef du « Courrier de Bruxelles », devenu quotidien.

La presse exerçait sur lui un tyrannique empire. Tôt, le matin, DELMER quittait le foyer familial pour n'y rentrer guère qu'à l'heure du repos. Ses enfants grandissaient ; c'est à peine si, parfois, il pouvait jouir de leurs caresses. Son labeur ne connaissait guère d'arrêt ; en dehors de ses fonctions de rédacteur en chef, DELMER assurait à plusieurs journaux belges et étrangers une collaboration régulière.

A ces tâches écrasantes, sa robuste santé finissait par s'user. Le moment vint où DELMER, cédant aux sollicitations de ceux qui lui étaient si chers, dut se résoudre à résigner de trop absorbantes fonctions. Sans doute le fit-il à regret. « Vous êtes né journaliste », lui avait dit le premier directeur qui eut accueilli son talent naissant. Le mot était juste, et, journaliste, DELMER le restera jusqu'à son dernier jour. Je ne fais point allusion à la collaboration que sa plume fidèle conserva à l'une ou l'autre feuille ; mais j'entends parler de cette habitude, précieuse lorsqu'elle est suivie par un esprit clairvoyant, de noter, au jour le jour, son sentiment sur toutes les questions qui passionnent les citoyens d'un pays libre. Puissent ces pages — apport précieux à l'histoire d'un bon demi-siècle de notre patrie — voir bientôt le jour : elles ne feront qu'augmenter les regrets qu'inspire la noble figure du disparu.

Lorsqu'après trente années de luttes incessantes il sortit de l'arène, adversaires et amis firent trêve un instant pour saluer, d'un même geste, celui qui les quittait.



Toujours intransigeant, lorsque les principes qu'il avait à cœur se trouvaient en cause, DELMER avait, en effet, soigneusement évité ces attaques personnelles qui aigrissent, sans profit pour les idées défendues, celui qui s'y trouve en butte. Cette réserve, jointe à une probité scrupuleuse, commandait le respect. Devant un honnête homme on se sent désarmé.

Lorsque DELMER quitta le « Courrier de Bruxelles », la retraite de Mathieu Grandjean laissait vacante la direction de notre bibliothèque universitaire. DELMER en fut chargé le 28 février 1890. Beaucoup d'autres y eussent trouvé l'« *otium cum dignitate* » chanté par le poète. Le nouveau bibliothécaire se donna tout entier à ses fonctions. Quel charme ne présentaient-elles d'ailleurs point pour lui ? « L'avenir rêvé au temps où je piochais pour conquérir mes diplômes », écrivit-il un jour, « eût été une vie d'humaniste partagée entre les devoirs austères du professorat et les jouissances paisibles que procure le commerce des grands écrivains, poètes, orateurs, historiens, théologiens, dont j'étais fort épris ».

Après un long détour, DELMER revenait enfin vers ceux qui avaient séduit ses jeunes années. Mais, peut-être, éprouva-t-il parfois quelque désenchantement en constatant que celui qui se trouve le mieux placé pour jouir des livres n'est pas toujours le bibliothécaire. Une trop grande part de travail administratif requiert son activité. Cette activité, DELMER ne la marchandait pas. C'était le temps où la bibliothèque, débordant de locaux devenus trop exigus, envahissait le rez-de-chaussée du bâtiment où elle se trouve installée, le temps aussi où le développement du service des périodiques réclamait une organisation spéciale. Puis, au cours de cette carrière de près de vingt-cinq ans qu'il fournit à l'Université, DELMER connut la joie de voir son dépôt s'accroître d'une façon presque inespérée par des donations et des legs, dont je me bornerai à citer ceux d'Alphonse Le Roy et d'Adrien Wittert. Les nouvelles tâches le trouvaient toujours prêt. Souvent, à les accomplir, dans ses travaux de classement, il oubliait l'envol des heures, et plus d'une fois, alors que son personnel, depuis longtemps, avait quitté les locaux, le soir tombant vint le surprendre au milieu de ses chers volumes. Rentré chez lui, il reprenait encore quelque auteur favori, ou bien écrivait une de ces chroniques, si justement pensées et rédigées avec sa clarté coutumière. Ce qui sortait



de sa plume revêtait, en effet, un cachet d'élégance et de correction aisées. Sous sa grande modestie se cachait une érudition variée et très sûre. Il apportait, d'ailleurs, un soin extrême à tout ce qu'il faisait. Son écriture, toujours égale et nette, a couvert maintes pages de nos catalogues.

Peut-être serait-il permis de se demander si DELMER ne risquait point d'éparpiller son labeur dans trop de besognes de détail; et, encore, si le rôle d'un chef ne doit pas surtout consister à développer et à diriger l'activité de ses subalternes pour en obtenir tout le rendement qu'elle est susceptible de fournir. A cela, je me hâterais toutefois de répondre que, sans doute, la bonté native de DELMER s'accommodait mieux d'accomplir une besogne que d'en imposer le fardeau à ceux qui l'entouraient. A cette bonté, qui n'excluait d'ailleurs point la fermeté nécessaire, je suis heureux de pouvoir rendre ici, au nom de tous ceux qui eurent l'honneur de servir sous ses ordres, un hommage profondément reconnaissant.

Au soir de sa vie, l'épreuve est venue s'abattre sur la patrie : le pas lourd du Teuton martèle nos pavés. Cloîtré chez lui par la maladie qui l'emportera, DELMER ne voit pas l'envahissement de sa chère bibliothèque par des brutes avinées. Tout d'abord il se refuse à y croire, mais devant les précisions que je lui apporte, lui dérobant d'ailleurs les détails trop pénibles, il trace ces lignes qui peignent bien l'amertume qu'il en ressentait : « Des barbares sont entrés par effraction dans notre bibliothèque. Ils y ont commis des déprédations dont la connaissance a ajouté au chagrin de ma réclusion forcée une souffrance particulièrement poignante ». La douleur de voir sa chère bibliothèque dévastée lui fut épargnée. Le 7 avril 1915, près d'atteindre ses quatre-vingts ans, il s'éteignait doucement, tout imprégné de joie spirituelle, et rassuré d'ailleurs sur le sort de sa patrie, dont sa foi en l'éternelle Justice lui garantissait la résurrection.

Si je tentais de résumer les nobles qualités d'Alexandre DELMER, je dirais que sa vie fut tout entière dominée par l'idée du devoir. Pour l'accomplir, dans ce que le devoir comporte de plus élevé, DELMER n'eût reculé devant aucun sacrifice.

Tous ceux qui l'ont connu comprendront ma pensée quand je dirai



qu'il appartenait à la race de ces êtres d'élite qui préféreraient la pauvreté, et jusqu'à la mort même, à l'abandon de leurs croyances et de leurs convictions. Devant de tels caractères, il convient de s'incliner bien bas.

Joseph BRASSINNE,  
Professeur et Bibliothécaire en chef  
de l'Université.

